

Cinq uniformes, un chauffeur, une femme de ménage, un cuisinier, sept caméras fixées au plafond, cinquante heures de présence au Bureau, une Manifestation À Haut Risque par semaine, mille quatre-vingt-quinze jours de formation, un coude fracturé, trois côtes cassées, une mâchoire refaite à neuf, un certain nombre de zéros sur les feuilles de salaire, soixante-dix millions d'habitants à surveiller, deux oreillettes, trois hectares de parc arboré, soixante kilomètres de course à pied hebdomadaires, cinquante pouces d'écran plat, dix-huit minutes d'informations nationales. Et personne avec qui le partager.

Nous étions des chiffres, des performances. Nos capacités étaient mesurées lors de tests trimestriels imposés par le Service National : prises de sang, examens psychologiques, mises en situations, contrôles d'aptitudes physiques. Le rêve devenait réalité : la ville nous attendait, elle offrait La vie, à nous qui n'avions connu que la survie. Nos proches s'éloignaient : c'était le prix à payer, nous réglions la note sans broncher. L'argent n'était pas un problème :

nous avions des femmes et des films de qualité à la demande.

Conquérir l'uniforme : notre unique échappatoire. Avant, les types de mon espèce vivaient aux crochets d'un parent indulgent. La famille était notre seul rempart contre la faim, la soif. Les autres survivaient. Tête baissée, en silence. Ils attendaient que la maladie ou l'absence d'hygiène les emportent. Certains tentaient un casse, une grande aventure perdue d'avance, et descendaient manger les pissenlits par la racine plus tôt que prévu.

Aujourd'hui, on nous considère comme l'élite du pays.

Le jour de la remise du diplôme, j'espérais de tout mon cœur faire carrière : j'étais le plus jeune, le plus talentueux. À l'annonce des résultats, mes professeurs bombèrent le torse, tandis que ma mère – c'était notre dernière rencontre, et sans doute la plus belle – pleurerait en silence. Je n'avais jamais versé une larme ; ce jour-là, les barricades faillirent céder. Je les retins à bout de bras.

J'étais sauvé.

Je quittais ma famille, mon tas de boue pour mener la grande vie, celle que les nôtres se contentaient d'admirer sur l'écran d'un vieux téléviseur. J'avais l'impression de naître une deuxième fois. Satisfaits, mes supérieurs posaient leurs mains gantées sur mes épaules, me promettaient galons, honneurs et reconnaissance inespérés.

Les citoyens me craignaient autant qu'ils me respectaient ; je leur ouvrais l'accès à ce qu'ils désiraient tout en interdisant de céder à la folie en public. J'étais le garde-fou de millions d'individus prêts au pire pour

ouvrir un Livre, consommer les sensations promises par la couverture. Ils se méfiaient ; je n'en dévorais aucun lorsqu'une occasion se présentait. Mais ils savaient qu'à tout moment, s'ils cédaient à la panique inspirée par un Livre Terreur ou aux larmes d'un Livre Chagrin, je leur arracherais le précieux objet des mains, interdisant la lecture jusqu'à nouvel ordre. Essayez de retirer l'aiguille de la veine d'un héroïnomane, ça lui fera un drôle d'effet. Eux, c'était pire. J'étais préparé, entraîné, taillé dans le roc pour faire face. J'avais les cartes en mains : pendant que la foule pétait les plombs, je rêvais d'une existence lisse et propre, sans rien ni personne en travers de ma voie.

Mes camarades de promotion vous diraient, *nous sommes des hommes chanceux, nous n'avons jamais appris à lire*. La vie de prince à portée de main : le Service National nous embauchait car nous étions incapables de déchiffrer la composition d'une sauce sur une boîte de conserve. Deux fois par semaine, nos chauffeurs faisaient des courses.

Après l'obtention du diplôme, j'ai travaillé six ans pour le Service National : ce furent mes plus belles années. Pour la première fois, surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je me suis senti libre. J'avais signé le contrat du bonheur, à une seule condition : interdiction formelle d'apprendre à lire.

Le jour où ça m'est arrivé, j'étais au lit. Immobilisé, j'endurais en silence d'insupportables douleurs. Les ennuis se sont penchés sur moi plus vite que mon infirmière.

Tout ça à cause d'un chien stupide, et d'une femme que je ne connais pas.